

LE BOUILLON DES-SORCIERES EST INOFFENSIF :  
SAVOIR ET POUVOIR FÉMININS  
DANS LES *ÉVANGILES DES QUENOUILLES*

Composés peu après le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les *Évangiles des Quenouilles* eurent un rapide succès; on leur connaît 9 éditions imprimées antérieures à 1500. Puis leur sort fut celui de tant d'autres textes célèbres, que chacun connaît de réputation mais que personne ne lit... Celui-ci resta longtemps d'accès difficile. L'édition qu'en fit P. Jannet en 1855 (1) est devenue introuvable, et si les ouvrages consacrés à la culture populaire en citent volontiers des extraits, l'œuvre ne fit l'objet d'aucune étude sérieuse jusqu'au récent et magistral travail de Madeleine Jeay (2).

Depuis peu d'années, littéraires (3) et historiens s'efforcent de tirer de l'oubli les *Évangiles* et leur rendre la place qui leur est due tant dans l'histoire des genres littéraires que dans celle du folklore. Il s'agit en effet du plus ancien recueil de croyances et recettes populaires écrit en notre langue. Composé entre Arras et Ypres, à la limite des parlers français, il relate les propos échangés au cours de six soirées successives par des femmes, jeunes ou vieilles, qui filent en devisant. Chaque soirée, du lundi au vendredi, est présidée par une des commères les plus savantes et expérimentées. Telle est du moins la mise en scène adoptée par l'auteur anonyme des *Évangiles*, qui dit être un clerc recruté par ces dames pour leur servir de secrétaire.

Bien accueillis, les *Évangiles* firent école. Non seulement ils furent remaniés et complétés plusieurs fois, mais divers auteurs du

XVI<sup>e</sup> siècle s'en inspirèrent (4), par exemple Étienne Tabourot, seigneur des Accords, auteur des *Ecreignes dijonnaises*.

Cela pour la plus grande joie des lecteurs contemporains et des anthropologues futurs. Mais les *Évangiles* tiennent une place à part dans le bouquet de textes qui nous rapportent ces joyeux propos de soirée ou de banquet. Non seulement c'est le recueil le plus ancien qui nous soit parvenu, mais c'est le seul qui, si l'on en croit l'auteur, relate les dires d'une assemblée composée exclusivement de femmes, et résumant une sagesse spécifiquement féminine. C'est la raison de leur titre.

Les *Évangiles des Quenouilles* prennent donc place eux aussi dans l'«éternelle querelle des femmes» comme l'écrit G. Pérouse. C'est l'aspect que je me propose d'étudier ici.

La parole féminine est, comme il est de règle au Moyen Age qui compte si peu d'écrivains femmes, rapportée par l'homme. On peut dès lors se demander si le scénario n'est pas de pure fantaisie, et dans quelle mesure le contenu du discours est réellement «féminin». L'analyse des thèmes et du vocabulaire permet seule de répondre à cette question.

Celle-ci en fait naître une seconde. Pour l'auteur, le savoir féminin implique-t-il un pouvoir, bon ou mauvais ? A l'époque où l'œuvre fut écrite, l'intelligentsia ecclésiastique et laïque admettait officiellement la réalité de ce pouvoir. Presque contemporain des *Évangiles*, le terrible *Malleus maleficarum* (5) écrit en 1486 par deux inquisiteurs, Henri Institoris et Jacques Sprenger, en est le témoignage le plus connu, le plus impressionnant, bien qu'il ne soit pas le plus ancien. C'est pour avoir cru en ce maléfique pouvoir que l'Occident se lançait alors pour trois siècles dans une chasse aux sorcières dont les victimes les plus nombreuses furent les femmes.

Il n'est donc pas inutile d'examiner quelle vision donnent les *Évangiles* du savoir et du pouvoir féminins auxquels les contemporains attachaient une telle importance. Cela pourrait fournir la matière d'un gros volume... Aussi les quelques pages qui suivent indiqueront-elles simplement quelques pistes de recherche. Mais au préalable il convient de rappeler en quoi consistent les *Évangiles*

des *Quenouilles*, ouvrage divertissant et instructif, mais fort oublié.

## I – DES FEMMES BAVARDES

Les *Évangiles des Quenouilles* sont une parodie du *Décameron* qui était depuis le siècle précédent connu et apprécié en France. Au lieu de gracieuses Florentines et de leurs séduisants cavaliers, les présidentes sont six commères plus que sexagénaires; certaines mêmes, comme l'explique leur biographe, sont des maquerelles en retraite.

En empruntant à Boccace sa mise en scène, l'auteur des *Évangiles* ne fait que suivre le mouvement. Un mouvement qui est en train de camper sur la scène littéraire française un genre depuis peu en vogue, la nouvelle. Celle-ci, tout en poursuivant sa carrière orale, est en train de devenir un genre écrit. Pour opérer cette promotion, les écrivains adoptent tous le même procédé, celui d'une «société conteuse», qui leur sert de justificatif. Une réunion de conteurs qui peuvent être des seigneurs, comme dans les *Cent Nouvelles Nouvelles*, des paysans comme dans les *Propos rustiques* de Noël du Fail, etc. Les *Évangiles* ne prennent pas la forme de conte et le récit y tient peu de place. Mais comme l'a montré G.Pérouse, ils contiennent, condensée en une courte phrase, la matière de nombreuses «nouvelles» qui pourraient être narrées avec autant de savoureux détails que celles des *Sérées* ou du *Décameron*.

Chaque soirée des *Évangiles* comprend 10 à 20 chapitres, très courts, aussi laconiques que des sentences. Comme l'explique l'auteur dans le préambule, ce sont là paroles d'Évangile... La présidente du jour énonce ces vérités incontestables avec force et concision.

«Je vous assure, et dy pour Euvangile, que, quant agaches ou pyez gargonnet dessus une maison, que c'est signe de très mauvaises nouvelles; mais se moussons (moineaux) y gargonnet ou y font leurs nyds, c'est signe de bon air et de bonne fortune.

*Glose.* Gertrud des Blez dist que quant une cygoingne fait son nyd dessus une cheminée, c'est signe que le seigneur de l'ostel sera riche et vivra longuement» (II,7).

«Cellui qui congnoist charnelement sa commère à sa prière

jamais ne puet en paradis entrer, se le filleu son enfant ne fait de son gré la penitance, premier pour sa marrine, et après pour son père.

*Glose.* Cristine la Sauvage dist que qui prent sa commère par mariage, toutefois qu'ilz se conjointent charnelement, qu'il tonne volentiers, ou fait orage en terre ou en mer». (IV, 3).

Pour donner encore plus de poids à ses dires, la dame commence volontiers son propos par «je vous dis pour vérité», «il n'en rien de plus certain»..., ou quelque autre formule péremptoire. Ce ton grave est une recherche; il contraste de façon savoureuse avec la bouffonnerie des portraits et des «gloses», avec la verve des commentaires du secrétaire. Sous ses dehors décousus, ce recueil de recettes de bonnes femmes est un discours habilement agencé.

Les «évangélistes» chargées de transmettre à la postérité la quintessence de la sagesse féminines sont campées chacune en quelques phrases. L'auteur ne se répète jamais, et chacun de ces portraits est un petit chef-d'œuvre.

«Le mercredi soir, à heure acoustumée, convindrent et s'assemblèrent toutes les femmes qui avoient acoustumé d'y estre, ensemble plusieurs autres qui paravant n'y avoient esté, par la induction de leurs voisines. Et elles ainsi assemblée, survint dame Abonde du Four, qui pour ceste nuit devoit et estoit ordonnée pour lire son Évangile, comme elle fist. Mais avant que je procède aux chappitres d'icelle, je vueil descripre de son estat la manière. Il est vray que en ses jones jours elle fut marchande de luxure à détail, et depuis en tint boutique en gros à Bruges entre les marchans. Belle femme avoit esté en sa jonesse; mais le vin et les bons morseaux qu'elle avoist pris; et souvent, l'avoient faitte si grasse que à pou avoit sa rondeur sa longueur. Et à brief dire, elle avoit une partie des sept ars en sa memoire, car elle avoit estudié à Paris par l'espasse de sept ans au colliege de Glatigny, dont elle avoit rapporté mainte parfonde science. Elle doncques venue se alla seoir ou siege à ce déterminé, et après scilence faitte des assistentes, commença pour son thume et premier chappitre en ceste manière...».

L'«évangile» est fréquemment suivi d'une glose, comme il se

doit en un savant traité. Ladite glose, dite par une des femmes présentes, souvent une jeune, tourne en plaisanterie le conseil ou le présage qui vient d'être énoncé sur un ton sentencieux.

«Or entendez, vous toutes, bien ce chappitre, car je vous dy que qui doubte la cauquemare qu'elle ne viengne de nuit à son lit, il convient mettre une sellette de bois de chesne devant un bon feu, et se elle venue se siet dessus, jamais de là ne se porra lever qu'il ne soit cler jour, et est chose esprouvée.

*Glose.* Jeaneton Tost-Preste dist qu'elle oublia une fois à ceste chose faire, mais elle, après qu'elle fut cauquie, tasta que ce povoit estre, si trouva que c'estoit une chose velue de assez doux poil» (II, 10).

«Pour le premier chappitre de mon Euvangile, je vous assure que pour pissier entre deux maisons, ou contre le soleil, on en gaigne le mal des yeulx qu'on appelle le leurieul.

*Glose.* Aucuns l'appellent la rougerole, dist Beatrix Flabaude; mais je croy mieux que ceste maladie viengne de trop boire à la fontaine d'amours». (III, 1).

Après avoir bien écouté et bien glosé, les dames assemblées se mettent à caqueter toutes à la fois. La soirée s'achève par de «grandes risées», parfois suivies d'un petit médianoche auquel le secrétaire ne participe point, se disant exténué par tout ce qu'il vient d'entendre.

Ces «évangiles» récitées avec componction ne plongent point l'assistance dans la mélancolie, bien au contraire. Si une phrase évoque l'un des malheurs comme la fin du Moyen Age en a tant subi, une plaisanterie arrête aussitôt l'assemblée sur la pente qui pourrait conduire aux jérémiades ou à l'attendrissement.

«Mes amies et voisines, aincoires vous dy pour verité que se un homme avoit sur lui ou portait en bataille la petite peau qu'il apporte du ventre de sa mère, sachiez qu'il ne pourroit estre blechiez ne navrez en son corps.

*Glose.* Lors sourdy une vielle matrone d'ent'elles, nommée Jehanne Tost-Vestue, et dist, oyant toutes, que se un homme portoit sur luy, quand il doit aler en bataille, les haulz noms qui sont tels : Tart y va; loing te tien; s'on y combat, si t'en revien, que jamais bleschiez ne seroit en la guerre» (VI, 12).

Le secrétaire, de plus, rappelle de temps à autre sa présence par quelque commentaire ironique sur ce qu'il vient de consigner scrupuleusement par écrit; libre aux dames de prendre tout cela au sérieux, lui n'en pense pas moins... «car certes je m'en commençois fort à tancer, pour ce que ce qu'elles avoient dit me sembloient choses toutes sans aucune raison ou aucune bonne conséquence, comme j'avoie au commencement pensé» (VI, fin).

C'est donc un ouvrage amusant. Mais comme l'annonçait déjà P. Jannet en 1855, il n'est pas seulement amusant, «c'est encore un des livres les plus précieux pour l'histoire des mœurs, des opinions et des préjugés» (Préface). L'auteur s'est placé dans l'attitude du «secrétaire de veillée», exemple fort imité au siècle suivant, et confectionné ainsi l'un des premiers recueils d'amateurs de folklore.

Considérés isolément, présages, recettes, ou conseils, sont difficiles à interpréter. Replacés dans le système de croyances auquel ils appartiennent, ils s'expliquent en revanche très logiquement. C'est ce qu'a montré M. Jeay en faisant, du point de vue anthropologique, l'analyse globale du «corpus». Sous des apparences décousues, les croyances dont font état les *Évangiles* reposent sur quelques principes élémentaires, en particulier le jeu des oppositions et des correspondances (mâles/femelle, jour/nuit, droite/gauche, etc.). Les recettes médicales ou vétérinaires sont fondées sur les moyens «classiques» de déclencher, détourner ou combattre les forces occultes. Mais il est impossible de résumer ici cette attrayante étude, à laquelle je ne puis que renvoyer les lecteurs.

Pour donner cependant une idée de la richesse et de la complexité des *Évangiles*, prenons l'exemple suivant :

«Se une femme veult que son mari aime mieulx l'un de ses enfans que l'autre, si lui face mengier des deux débous des oreilles de son chien la moitié, et à l'enfant l'autre moitié, et, pour aussi vray que Euvangile, ilz s'entr'aimeront si fort que à pou pourront-ilz estre l'un sans l'autre» (V, 3).

Combien de fils entrecroisés en une seule phrase... On peut en effet évoquer à ce propos :

— le rôle de la nourriture partagée (même à l'insu des consomma-

- teurs) dans le renforcement et la sélection des liens affectifs;
- la place du chien comme intermédiaire entre l'homme et la femme, entre l'adulte et l'enfant;
  - l'importance des extrémités du corps, où sont concentrés les vertus et les pouvoirs de l'être;
  - les pratiques occultes de la femme, toujours soupçonnée de vouloir diriger les sentiments et les désirs de l'homme;
  - les relations à l'intérieur de la famille étroite.

Liste non limitative. Sous une forme allusive, les *Évangiles des Quenouilles* contiennent une surprenante diversité de motifs, si grande que le classement en est ardu.

L'ouvrage n'a pas de plan bien net. Chaque soirée a grosso modo un sujet de conversation déterminé, mais l'assemblée passe volontiers du coq à l'âne. Ainsi dame Gomberde la Faée, qui préside la 5ème séance, propose «pour l'honneur du vendredy auquel nous sommes, à parler du saint sacrement de mariage». Mais dès le 5ème chapitre, elle passe elle-même à des recettes d'économie domestique qui n'ont plus aucun rapport avec son propos initial.

«Qui veult affranchir son chien de devenir enragié, si lui donne à mengier, tous les jours, au matin, du propre pain, un morceau ou deux, qui aura esté porté à l'offrende le dimence derain passé, et si le reffuse, sachiez pour vray qu'il est mal disposé» (V, 5).

«Femme qui desire que ses vaches donnent chascune autant de lait comme celles de ses voisines, elle doit par chascun jour son vaissel à moudre froter de bonnes herbes cueillies sur la nuit de saint Jehan tandis qu'on sonne nonne.

*Glose.* Je croy, dit Jennette Grosse-Motte, que qui metteroit ces herbes ainsi cueillies la nuit saint Jehan desuere l'uys de l'estable où les vaches couchent, en disant : Que Dieu les sauve et sainte Bride, qu'elles donneront lait tousjours de bien en mieulx» (V, 6).

et le lecteur, amusé, dérouter, se dit qu'il n'y a décidément aucune suite dans cette conversation à bâtons rompus dont la spontanéité apparente fait tout le charme.

Cependant présages, recettes et sentences témoignent d'une préoccupation commune : la recherche du bonheur. C'est un bonheur modeste, domestique, un peu terre-à-terre. Pour les évangélistes et leurs compagnes, il s'agit avant tout de s'assurer une longue vie, tout en évitant les maux physiques et les souffrances morales. Il y a pour cela des moyens qu'il est bon de connaître...

«Cellui qui a les fievres quartaines face tant qu'il treuve le treffle à quatre feuilles, et s'en desjune par quatre jours, et pour vray elles le laisseront» (VI, 4).

«Pour garir fievres continues, il fault escripre les trois premiers mos de la paternoster sur une feuille de sauge nostrée, et icelle mengier par trois matinées, et il garira» (VI, 7).

Cinq objectifs majeures résument, selon Mad. Jeay, les ambitions des *Évangiles* : «L'amour, la fortune, la santé, une descendance conforme à ses vœux, l'immunité contre les êtres malfaisants et contre le malheur en général». Cette quête du bonheur passe très souvent, comme nous le verrons plus loin, par le bonheur conjugal. Le mariage est indissoluble; heureux ou malheureux, il pèse sur la vie entière.

Heureusement, la vie est courte, la vie de l'homme, s'entend. Cela permet aux fortes personnalités que sont les «évangélistes» d'introduire quelque variété dans une longue existence de femme mariée.

«car j'ai esté sept fois mariée; mais, ce non obstant, si le viij<sup>e</sup> me venoit et il estoit à mon het, aincoires y entenderoie volentiers. Et, pour de lui estre fort amée, je lui feroie mengier une poirée d'herbes cueillies la suit saint Jehan à nonne, et, pour vray, il ne lui seroit possible de me laisser pour une aultre plus jone de moy» (V, 1).

Laissons dame Gomberde la Faée retourner à la légende avec ses sept maris. Il est temps d'attaquer le sujet annoncé : la science des «évangélistes» est-elle réellement féminine, et quelle puissance confère-t-elle ?



## II – DES FEMMES SAVANTES

Que le scénario des *Évangiles* repose sur des faits réels ou qu'il soit inventé (et *ben trovato*) on peut se demander où l'auteur a pris la matière de son discours, et ce que celle-ci a de particulièrement féminin. Nombre de conseils s'adressent aux deux sexes; les superstitions sont d'un type aussi répandu que durable :

«Cellui qui rechoit de l'eaue benoite le dimence à la grant messe, le diable mauvais, en toute ceste sepmaine, ne puet cellui ou celle tempter ne approchier à sept piez prez.

*Glose.* Berte le Lourde dist que qui ne rechoit de l'eaue benoite le dimence, le dyable lui puet et jour et nuit asseoir invisiblement sur l'espaule. Et qui ne la rechoit de la main du prestre, sachiez qu'elle n'a ne force ne vertu» (III, 7).

«Quant les oreilles escopissent ou demenguent à aucun, sachiez pour verité et comme Euvangile que, se c'est la droicte oreille, ce seront bonnes nouvelles, et se c'est la senestre, elles seront mauvaises.

*Glose.* Ysabel de la Crosie-Rouge dist sur ce propos que, quant le nez escopist c'est signe de boire vin vermeil» (II, 8).

Ce qui est dit du trèfle à quatre feuilles, des phases de la lune, de la rencontre d'un lièvre s'adresse à tout le monde. De même lorsqu'on dit de ne point se lever du pied gauche...

Il faudrait analyser (avec un ordinateur) le vocabulaire et les motifs du corpus entier pour obtenir une réponse justement dosée. Je dois me contenter de deux exemples : la liste des objets cités et la conception du malheur.

Les objets mentionnés sont, dans leur majorité, ceux dont se servent les femmes. Ils appartiennent à la maison, non aux champs ou à l'atelier. Feu, foyer, crémaillère, trépied, pots et marmites, drap et toile, quenouilles et dévidoirs, etc. fournissent 40 occurrences, contre 6 seulement pour épée et lance. Il n'est cité ni charrue ni outil d'artisan. Encore s'agit-il simplement des mots contenus dans les *Évangiles* mêmes; le préambule de chaque soirée ajoute un bon contingent de quenouilles, hasples (dévidoirs) et autres «agoubilles» qu'apportent les fileuses pour la veillée.

Même déséquilibre chez les animaux domestiques : les vaches laitières et volailles l'emportent sur les chevaux, bœufs et taureaux. Le chat apparaît 9 fois, le chat esprit du foyer, compagnon et allié de la femme; le chien, qui suit de préférence l'homme, 6 fois seulement.

L'examen des thèmes et motifs est évidemment plus révélateur. Même sans comptage précis, on est frappé par la fréquence des occupations et plus encore des préoccupations nettement féminines : moyens de deviner le nom du futur mari, de traire les vaches sans recevoir de coup de pied, d'obtenir beaucoup de lait et de beurre en toute saison, et plus souvent encore de savoir si une femme porte un fils ou une fille; par exemple :

«Quant une femme enchainée porte son enfant plus sur le costé dextre, et qu'elle mengue volentiers venoison et volille, qu'elle oyt volentiers parler de tournois et de joustes, sachiez de vray qu'elle porte un filz.

*Glose.* Mabelie, qui mère alerresse estoit, dist que quant la femme porte sur le costé senestre et appète dansses et sons d'instrumens, que elle aura une fille» (IV, 9).

La distinction est parfois expressément faite entre les sujets qui intéressent les hommes et ceux qui intéressent les femmes. Ainsi au cours de la 6ème soirée, dame berthe de Corne s'arrête de donner des recettes vétérinaires à l'usage des chevaux parce qu'elles seraient mises à profit par les hommes (VI, 11).

L'idée que donnent du malheur les *Évangiles* confirme cette partialité (6).

Comme nous l'avons vu plus haut, l'ouvrage est destiné à divertir, non à inquiéter ni apitoyer. La famine, la peste et la guerre sont, malgré le rôle qu'elles ont tenu au XV<sup>e</sup> siècle évoquées très sobrement, et il en est ainsi du reste. Cependant en classant les 170 occurrences selon le genre du malheur et selon la qualité des victimes, on obtient du malheur un portrait qui n'est pas «unisexe».

Voir tableau page suivante.

Les malheurs irrémédiables sont réservés au sexe masculin. Ce sont la mort violente et la damnation. La seule femme damnée par

## LA CONCEPTION DU MALHEUR DANS LES "EVANGILES"

Malheurs	Victimes	Hommes	Femmes	Non précisé	Collectivité	TOTAUX
Sentiment d'insécurité dû	aux mauvais esprits	1	2	16	1 20	41 = 24 %
	autres causes	0	2	6	13 21	
Maladies, accidents, disgrâces physiques		4	4	25	0 33	= 19,5 %
Pauvreté		5	9	14	2 30	= 17,7 %
Malheur conjugal		1	25 (= 86 %)	3	0 29	= 16,5 %
Descendance mal réussie		1	6	11	18	= 10 %
Mort violente et/ou subite		2	0	9	2 13	= 7 %
Damnation		4	1	1	0 6	= 4 %
		18 = 11 %	49 = 28 %	85 = 51 %	18 = 11 %	170 = 100

les «évangélistes» est la «meschine de prestre». Mais ce n'est pas une femme ordinaire... L'enfer et le purgatoire sont destinés avant tout aux mauvais maris. La première veillée est consacrée en grande partie à cette question :

«Et à ce propos, et pour premier chappitre, je dy, pour aussy vray comme Euvangile, que l'omme qui despent indeuement les biens qui lui viennent de par sa femme, et sans son gré et congié, il en rendra conte devant Dieu comme de chose emblée.

*Glose.* Sur ce chappitre dist une ancienne matrone nommée Griele, femme de Jehan Joquesus : Certes, cellui mari qui fait contre ce chappitre est mis après sa mort ou purgatoire des mauvais maris, en un baing de soulfhre ardent, s'il n'a faitte sa penitance en ce monde par les hospitaux» (I, 1).

Revenant sur le sujet, une des fileuses affirme plus tard que le mari qui bat sa femme sera pendu (V, 14). En revanche, le texte ne fait aucune allusion aux châtimens qui pourraient s'abattre sur la mauvaise épouse, en ce monde ou en l'autre.

D'autre part, on constate que le malheur conjugal est le plus redouté des femmes, mais qu'il tient fort peu de place parmi les malheurs réservés aux hommes. Disproportion qui fait songer... Dans 86 % des cas, le mauvais conjoint est le mauvais mari. Voilà qui est original. Dans les autres écrits du Moyen Age, tous genres confondus, le mauvais conjoint est la femme, toujours la femme, à peu de chose près...

De surcroît, les évangélistes ne préconisent aucune recette contre le malheur conjugal. Pourtant à première lecture on a l'impression que les fileuses ont des recours en toutes les circonstances de la vie. Il n'en est rien; contre le mari brutal ou infidèle, elles n'apportent que des imprécations. Les femmes s'en remettent à Dieu ou à la Vierge de punir le méchant homme. Le texte évoque, avec sa sobriété coutumière, le cas dramatique de la femme enceinte battue qui risque fort d'en mourir lors de l'accouchement.

«*Glose.* Dame hermafrode dist que en ce n'a aucun remède, fors qu'il convient avoir le soler dont le mari la pila, et qu'elle boive à mesmes, et se ainsi le fait, sachiez qu'elle enfantera legierement» (I, 23).

Bien que le soulier soit dans la culture folklorique très chargé de symboles, on peut douter que ce conseil annule le constat pessimiste que fait d'abord l'auteur de la Glose. Glose qui n'a pas le ton égrillard et primesautier habituel. Lorsqu'il s'agit de femme battue ou trompée, il n'y a jamais de glose comique.

Les *Évangiles des Quenouilles* méritent bien leur nom. Les travaux et les ressources, les ambitions et les soucis, sont en majorité ceux de femmes.

Mais ce petit livre ne fait état que d'une infime part de la «très excellente sagesse des dames» qu'il prétend vouloir sauver de l'oubli. On pourrait sans peine allonger la liste des recettes, pré-sages et aphorismes d'éléments glanés dans les fabliaux, les *exempla*, ou les lettres de rémission comme l'a fait voici plus de vingt ans Roger Vaultier (7). L'auteur des *Évangiles* a choisi, et il a choisi dans le but de faire rire.

Ce qui fait surgir la seconde question. En effet, il est facile de se moquer des femmes; bien d'autres l'ont fait auparavant, d'autres le feront par la suite. Mais il n'est pas courant de tourner en ridicule le savoir qu'on leur prête au moment où celui-ci est réputé si dangereux...

Le moyen d'y parvenir est de montrer que le pouvoir occulte que l'on prête aux femmes n'est que billevesées. Or les *Évangiles* présentent de la «nigromance» féminine une version soigneusement expurgée de tout ce qu'elle peut avoir d'inquiétant. Pour mieux apprécier le tri fait par l'auteur (qui visiblement en sait plus long qu'il n'en écrit) il suffit de confronter certains motifs du texte avec les passages correspondants du *Malleus*. Ce livre terrible n'est pas le plus ancien des nombreux traités (8) composés par des inquisiteurs et des juges laïcs à propos de la magie et de la sorcellerie. Mais c'est à la fois le plus facile d'accès grâce à la traduction d'A. Danet, le plus proche des *Évangiles* par sa date de parution (1486) et celui qui eut jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la plus grande diffusion, devenant pour les juges *le* manuel indispensable.

### III – DES FEMMES STUPIDES

Les *Évangiles* situent d'emblée la «sagesse» propre aux femmes dans la zone magique :

«Qui fut la première femme qui mist avant ces Euvangiles, et comment le composeur de ce livre fut contraint de faire cest euvre.

Selon ce que je treuve ès anciens registres, ces Euvangiles furent commencées dès les premier et second eages du monde, ou temps que regnoit le fort et puissant roy Zoroastes, qui fut le premier qui trouva l'art de nygromancie, de laquelle art il monstra et enseigna partie à la royne sa femme, nommée Hermofrodita, et laquelle depuis fist de beaux principes pour le commencement de ces euvangiles; mais elles ne furent de son temps acheveez, ains d'eage en eage et de siècle en siècle elles ont esté multipliées et par legiers esprits infusez ès corages des prudentes femmes, chascunes en son temps, selon les auguremens et signes qu'elles pouvoient concevoir et veoir, tant en la terre comme en l'air».

La référence est traditionnelle autant que prestigieuse. Le *Marteau des Sorcières*, lui, ne la prend pas à la légère et fustige «l'art pernicieux de la magie et de la sorcellerie inventé par Zoroastre» (p. 519).

Au cours des six soirées des *Évangiles* sont semés des conseils et allusions qui maintiennent le ton dans cette atmosphère de magie. Les pratiques décrites sont connues anciennement, par exemple celles des tempestaires de Savoie :

«Mes bonnes voisines, je vous vueil en ce chappitre dire l'un des plus grans secrez que j'aye oncques appris en Savoie. C'est, pour aussi vray comme Euvangile, que quant aucune tempeste levera en l'air, vous devez tantost faire du feu de quatre bastons de chesne en croix au dessus du vent, et lui faire une croix dessus, et tantost la tempeste se tournera de costé, et ne touchera à voz biens.

*Glose.* Baudin Camuse dist bien que ou pays de Savoie a plusieurs sages femmes, car pour faire bel ou lait temps elles en sont maistresses» (III, 7).

Autre croyance familière, la mandragore, que l'on doit soigner comme une personne, et qui procure la fortune (II, 2).

D'autres chapitres introduisent des charmes qui sont présentés comme connus de tous, et dont il n'est indiqué que les premiers mots :

«*Glose*. Marotte Pelée dist que qui ne veult estre assailli ne abayé des chiens, de jour ne de nuit, si ait du bon fromage rosti, et leur donne en disant : In chamo et freno, tout au long, et pour certain ilz le laisseront en paix, voire et se fussent-ilz rabis» (V, 5).

Enfin, tout au long des *Évangiles*, la femme entretient avec les esprits des relations ambiguës. Il s'agit le plus souvent de recettes destinées à les écarter de la maison et de ceux qui l'habitent : mettre des croix aux quatre coins du lit, faire le signe de croix, laisser traîner sa ceinture, etc. La présence obsédante de ces êtres invisibles qu'il faut penser à chasser donne à la femme un certain air de connivence avec les «cauquemares» et les «diabes» qui se faufilent au foyer dès qu'on oublie les rites prescrits.

«Qui laisse de nuit une selle ou un trepié les piez dessus, autant et aussi longuement est l'ennemi à cheval dessus la maison.

*Glose*. Certes dist Ysorée la Tempriève que sa grant mère disoit que autant de gannes dyables sont assiz dessus chacun pied, s'ainsi demoure, comme il en y a» (II, 6).

«Quand poix ou poirée boueillent au pot qui est mis jus du feu, sachiez pour vray que en cestui hostel n'y a nulles sorcières.

*Glose*. Perrette Tost-Vestue dist que la chose que les cauquemares craignent le plus, c'est un pot qui boult jus du feu» (II, 9).

Les *Évangiles* ne craignent pas, comme on le voit, d'aborder des sujets dangereux, d'user de termes que l'on croirait bannis d'un livre destiné à divertir. Tel est bien le but de l'auteur, qui l'annonce dans le prologue et qui le répète en la «conclusion de l'acteur».

«Vous, messeigneurs et mesdames, qui cest petit traittié lirez ou avez leut, prenez-le en passetemps d'oyseuse, je vous prie, et n'ayez regard à aucun des chappitres quant au regard d'aucune apparence de verité ne d'aucune bonne introduction, mais prenez le tout estre dit et escript pour demontrer la fragilité de celles qui ainsi se divisent souvent quant ensamble se trouvent».

Ce sont là contes de bonnes femmes, sans plus... Il suffit de considérer quelques-unes des accusations développées dans le *Marteau des sorcières* pour comprendre comment l'auteur des *Évangiles* parvient à dédramatiser la chose, et faire du pouvoir «magique» quelque chose d'inoffensif et risible.

Un des griefs majeurs à l'égard des sorcières est le maléfice dirigé contre autrui : empêcher la femme de concevoir, faire mourir les enfants nés ou à naître, tarir le lait des vaches, épuiser l'homme en surexcitant son ardeur sexuelle, ou inversement le frapper d'impuissance. Au XVe siècle, ce grief semble l'emporter de loin sur les autres, et le phantasme de l'émasculatation donne lieu, sous la plume des sévères inquisiteurs, à des histoires ahurissantes.

Les *Évangiles des Quenouilles* témoignent d'un esprit bien différent. La quête du bonheur, de la prospérité, de la fécondité, s'épanouit à l'aise. Il n'est pas question de freiner l'ardeur sexuelle de l'homme, bien au contraire. Il est recommandé de faire manger, au mari jugé indolent, une salade d'herbe à chat. C'est l'occasion de gloses gaillardes qui ne font de mal à personne. Et le remède est aussi inoffensif qu'agréable : «l'herbe à chat», ou valériane, est tout simplement la mâche ou «doucette», salade qui figure sur toutes les tables et que chacun de nous savoure sans se douter, apparemment, de ses pouvoirs... Philtre sans danger et bien différent des répugnantes recettes condamnées déjà par Burchard de Worms et autres auteurs de *Pénitentiels* (9).

«Fecisti quod quaedam mulieres facere solent ? Tollunt piscem vivum, et mittunt eum in puerperium suum, et tam diu eum ibi tenent, donec mortuus fuerit, et, decocto pisce vel assato, maritis suis ad comedendum tradunt, ideo faciunt hoc, ut plus in amorem earum exardescant ? Si fecisti, duos annos per legitimas ferias poeniteas.

Fecisti quod quaedam mulieres facere solent ? Prosterunt se in faciem, et discoopertis natibus, jubent ut supra nudas nates conficiatur panis, et eo decocto tradunt maritis suis ad comedendum. Hoc ideo faciunt, ut plus exardescant in amorem illarum ? Si fecisti, duos annos per legitimas ferias poeniteas».



Un seul passage, qui figure dans l'Appendice, donne une recette destinée soi-disant à susciter la haine et non l'amour. Une femme qui souhaite que son mari haïsse quelqu'un qu'elle n'aime pas «si ne fault que dire à chacune foiz qu'ils rencontrent l'un l'autre : Incamo et tibi soli et cet, sans autre licite salutation ou devises» (Append., III, 9).

Autre accusation traditionnellement lancée contre la magie, et qui fait l'objet d'un chapitre entier du *Malleus* : le mauvais usage des sacrements et des sacramentaux. Il s'agit le plus souvent de l'eau bénite, et, beaucoup plus grave, des hosties consacrées.

Le sacré apparaît très fréquemment dans les *Évangiles* et pourrait faire l'objet d'un long discours. Bornons-nous à quelques remarques.

Dans la plupart des cas, les conseils et recettes où apparaît le sacré chrétien pourraient être transférés tels quels dans un sermonnaire ou un recueil d'*exempla*, car ils relèvent de la plus pure orthodoxie. Par exemple, la femme doit cesser de filer et ranger son matériel dès que sonne la cloche des vêpres le samedi après-midi, en l'honneur de Notre-Dame. Si elle ne le fait, une des bobines aura disparu le lundi matin. Elle ne doit pas non plus cueillir après les vêpres les légumes destinés à faire la soupe le lendemain; cette soupe-là ferait mal aux dents. De même, uriner contre le mur de l'église, du cimetière, d'un monastère, rend graveleux. Nombre d'«évangiles» font état de l'incompatibilité entre le sacré et le sexuel, source d'interdits. Par exemple l'homme qui a reçu l'eau bénite le dimanche de la main du prêtre ne doit de toute la semaine embrasser autre femme que la sienne. L'eau bénite et les signes de croix sont fort préconisés contre les diables et contre tout malheur possible. Mais il faut recevoir l'eau bénite du prêtre de la paroisse et faire le signe de croix de la main droite. Un prédicateur ne saurait mieux dire.

D'autres recours au sacré s'écartent quelque peu des normes prescrites. Mais les cas rencontrés dans les *Évangiles* sont peu graves; c'est la version édulcorée de ce que pourchassent les juges. Le *Marteau des Sorcières* parle des femmes qui vont placer une figurine de cire sous la nappe de l'autel... La version des *Évangiles* n'évoque pas l'envoûtement et ses sinistres projets, mais une pratique

moins inquiétante :

«Se une femme veult estre au dessus que son mari ne la batte, il fault prendre toutes ses chemises, et, quant le curé lit la Passion le vendredi, les mettre dessoubz l'autel, et lui faire vestir le dimence ensuivant. Sachiez que, tant qu'il aura vestue ceste chemise, il sera à sa femme doulx et courtois» (V, 2).

Un autre grief à l'égard des magiciens et de leurs disciples est de mélanger le sacré d'origine païenne au sacré chrétien. De fait, les *Évangiles* contiennent d'assez nombreuses allusions à l'influence des astres sur la fortune et sur la croissance des jeunes êtres. Il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui est observation de la nature et ce qui est trace de paganisme. Les *Évangiles* recommandent en tout cas d'observer à l'égard de la lune et du soleil un comportement décent et respectueux. Il faut les «saluer avec révérence», et l'on deviendra riche. Il ne faut pas uriner en se tournant vers le soleil, car il s'en couroucerait et se vengerait. Ici le sacré païen est nettement aligné sur le sacré chrétien.

Mais ce cas est rare; d'ordinaire les allusions restent assez vagues. Les *Évangiles des Quenouilles* de façon systématique, atténuent le caractère peccamineux des croyances et des rites réprouvés lorsqu'ils entrent dans les détails.

Comparons-les une dernière fois avec le *Marteau*. Celui-ci rapporte (p. 503) un «geste communément pratiqué en Souabe : le 1er mai, avant le lever du soleil, les femmes sortent du village. Elles reviennent avec des rameaux pris dans la forêt et aux arbres, rameaux de saule et autres feuillages; elles les tressent en forme de couronnes et elles les suspendent à l'entrée de l'étable, assurant que toute l'année les bêtes demeureront saines et sauvées de tout maléfice». L'inquisiteur discute ensuite du caractère plus ou moins licite de ce rite agraire, qu'il faut bien tolérer mais qui peut être jugé plus ou moins sévèrement selon les intentions et les circonstances. Les *Évangiles des Quenouilles* se placent d'emblée à l'abri de tout reproche. En effet dans la recette donnée pour protéger les vaches, les herbes que l'on place au-dessus de la porte de l'étable doivent être cueillies la nuit de la saint Jean (et non le premier mai). De plus, il faut accompagner le geste d'une invocation à Sainte Brigitte, protectrice des troupeaux (V, 6).

«Choses toutes sans aucune raison», commente le «secrétaire», mais divertissantes...

Les *Évangiles des Quenouilles* forment un recueil amusant et dense d'informations à la fois. Son sens est ambigu, on peut l'interpréter en des sens très divers. C'est un discours antiféministe, un de plus, mais il est drôle et bien agencé. De plus, les ambitions et les hantises qu'il exprime émanent incontestablement du sexe féminin.

Les contemporains ont-ils perçu en ce petit livre autre chose que matière à rire ? L'auteur avait-il pour seul but de faire rire, ou espérait-il aussi désarmer en provoquant le rire ? On ne le saura jamais. Les *Évangiles* n'ont ni arrêté ni même freiné la chasse aux sorcières, et c'est peut-être créditer l'auteur d'une intention charitable qu'il n'a jamais eue. Ce recueil montre en tout cas que l'on savait fort bien, malgré des erreurs judiciaires systématiques, distinguer magie noire ou blanche d'un innocent folklore. Nouvelle piste à parcourir...

*Marie-Thérèse LORCIN*  
(Centre Pierre Léon).

## NOTES

- 1 – *Les Évangiles des Quenouilles*, éd. par P. Jamet, Paris, 1855.
- 2 – M. Jeay, *Savoir faire; une analyse des croyances des Évangiles des Quenouilles (XVe siècle)*, *Le Moyen Français*, n° 10, Montréal, 1984.  
Madeleine Jeay vient de publier une édition critique qui vient heureusement remplacer l'édition Jannet : *Les Évangiles des Quenouilles*, éd. critique, introd. et notes par M. Jeay, Presses de l'Université de Montréal; Librairie J. Vrin, Paris, 1985.
- 3 – G. Pérouse, *Nouvelles françaises du XVIe siècle. Images de la vie du temps*, Paris-Genève, Droz, 1977.
- 4 – Étienne Tabourot, seigneur des Accords : *Les Ecceignes dijonnaises*; éd. 1836, Slatkine Reprints, Genève, 1969.  
Guillaume Bouchet, *Les Sérées*, éd. Roybet, Paris, 1873-1882, Slatkine Reprints, Genève, 1969.  
Noël du Fail, *Propos rustiques de maître Léon Ladulfi, champenois*, in *Conteurs français du XVIe siècle*, textes prés. par P. Jourda, La Pléiade, 1965.
- 5 – Henry Institoris et Jacques Sprenger, *Le Marteau des Sorcières*, prés. et trad. par A. Danet, Plon, 1973.
- 6 – M.-Th. Lorcin, *Malheur et présages de malheur dans les «Évangiles des Quenouilles»*, in : *La perception du malheur dans les milieux populaires*, n° spécial de *Monde alpin et rhodanien* (à paraître).
- 7 – R. Vaulter, *Le folklore pendant la Guerre de Cent Ans d'après les lettres de rémission du Trésor des Chartes*, Paris, 1865.
- 8 – P. Paravy, *A propos de la genèse médiévale de la chasse aux sorcières : le traité de Claude Tholosan, juge dauphinois (vers 1436)*, *Mél. Ec. Fr. de Rome*, t. 91, 1979, 1.
- 9 – *Patr. Latine*, 140.